L'écho de l'étroit chemin

Association Francophone des Auteurs de Haïbun
Journal trimestriel en ligne

Sommaire

Éditorial, *Danièle Duteil*
Sélection haïbun

- Saveurs d'hiver, *Danyel Borner* p. 5
- Le Carré protestant, *Robert Gillouin* p. 9
- Portrait, *Monique Mérabet* p. 13
- Retrouvailles, *Brigitte Briatte* p. 15
- Musiques, *Germain Rehlinger* p. 17
- Le Juge, *Josette Pellet* p. 21
- où la vigne commence, *Alhama Garcia* p. 25

Coup de cœur
- où la vigne commence de Alhama Garcia, *Danièle Duteil* p. 28

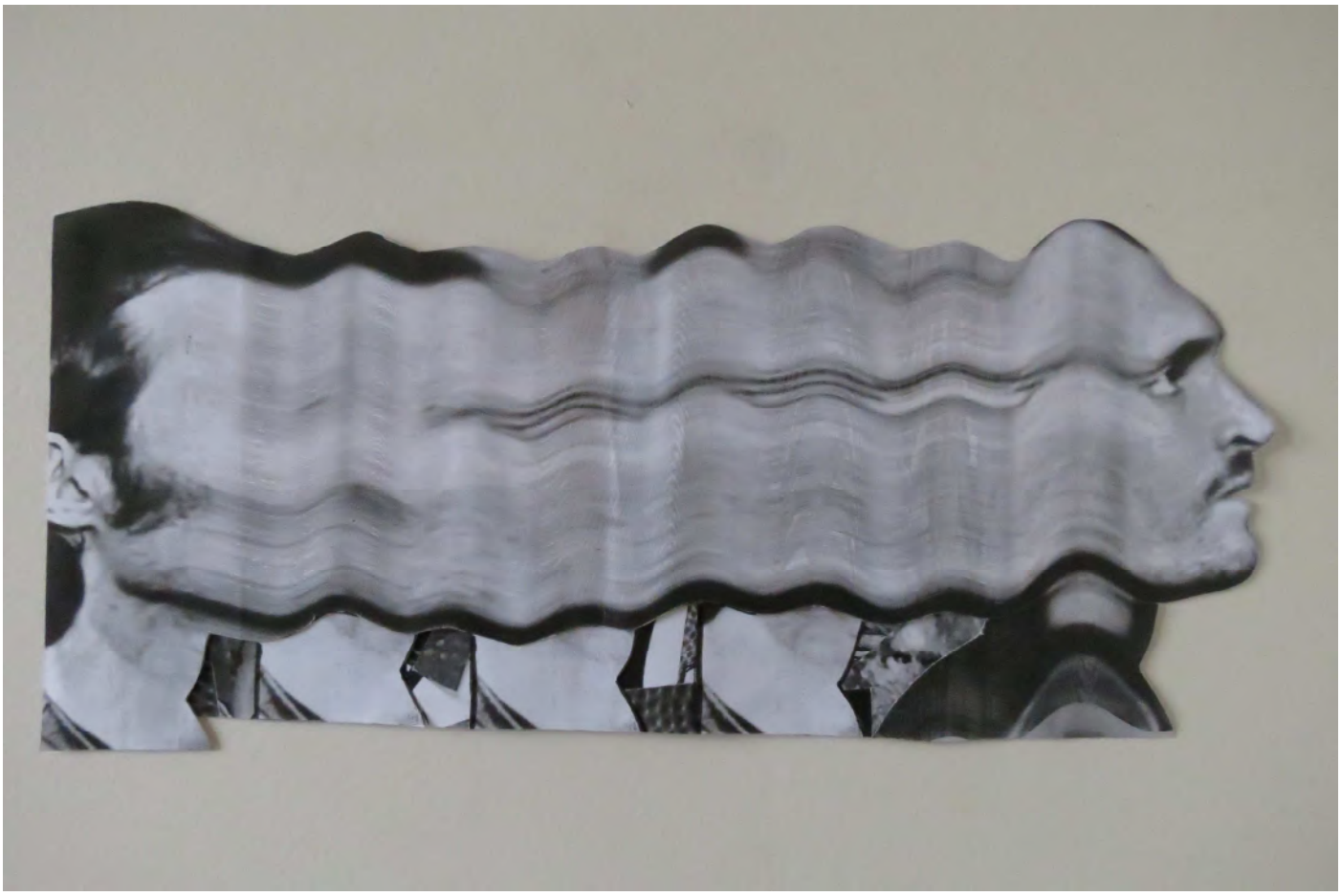
Expérimentation : un haïbun lié
- *Cécile Cotte-Magnier et Catherine Boivin* p. 31

Article
- Copie à revoir, *Danièle Duteil* p. 37

Portrait d'artiste : Roger Dautais
- Le land-art, *André Dautais* p. 39
- Entretien Roger Dautais / Danièle Duteil p. 43

Livres
- Le Parloir aux oiseaux, Cinq chantelettres à François d'Assise, *Roland Halbert* p. 51

Les rendez-vous de l'AFAH
Nos adhérent.es ont du talent



Brigitte Briatte : De génération en génération, encre de Chine, 2014.

Éditorial

« Que n'ai–je un pinceau
Qui puisse peindre les fleurs du prunier
Avec leur parfum ! »

Satomura Shôha[1]

Le mois de mars fête, en même temps que la saison nouvelle, un événement annuel toujours très attendu, celui du Printemps des Poètes. À l'occasion de cette 16e édition, les arts étaient mis à l'honneur : une belle manière de souligner les liens étroits qui unissent entre elles les différentes formes d'expression artistique. D'ailleurs, la peinture, la sculpture, la musique… constituent autant de moyens originaux d'approcher le monde à travers le travail des sens, et d'en décliner les multiples aspects.

Ce numéro de *L'écho de l'étroit chemin* parle des « liens intergénérationnels », thème suggéré. Mais un certain nombre d'auteur.es a souhaité rendre hommage aux arts, en même temps ou isolément. Les derniers, enfin, ont composé librement.

Ainsi, le jury, composé de Danièle Duteil, Meriem Fresson et Monique Leroux-Serres, a reçu une palette de textes variée, tant du point de vue de la mise en forme que du contenu et du style.

Une tendance se fait jour depuis quelques mois, qui consiste à composer le « haïbun » (comment devrait-on d'ailleurs nommer ces compositions poétiques particulières ?) non plus seulement en associant des haïkus à la prose, mais en y intégrant des tankas voire des quatrains ou autres types de strophes. Plusieurs exemples illustrent ce constat, qu'il s'agisse du texte *Musiques*, de Germain Rehlinger, de la partition de Alhama Garcia,, *où la vigne commence*, ou bien encore du haïbun lié proposé par Cécile Cotte-Manier et Catherine Boivin. Chez ces trois derni.ers/ères auteur.es, la frontière en prose et poésie se dilue, glisse, se libère du carcan structurel, ouvre l'espace et libère les multiples potentialités de la parole. Autant de rappels de la spécificité de l'écriture poétique, à l'origine chantée. Observer, écouter, se laisser porter par un rythme et une respiration accordés à un ressenti individuel unique. Et rappeler le pouvoir poétique de la forme.

Ainsi, chacun.e dévoile à sa manière une parcelle de son intime le plus profond : Danyel Borner, dans *Saveurs d'hiver*, évoque avec tendresse son « petit bout de femme » de grand-mère ; Robert Gillouin entrouvre un instant les portes, trop silencieuses pour l'enfant qu'il était alors, du *Carré protestant* ; Monique Mérabet laisse entrevoir, dans *Portrait*, des « paysages de peau » qui racontent les femmes de sa lignée ; le haïbun *Retrouvailles* de Brigitte Briatte célèbre, dans les secrets replis d'un grenier familial teinté de merveilleux, un oncle et père marionnettiste ; avec *Le Juge*, Jo(sette) Pellet met en scène la lente gestation et la réalisation d'un curieux personnage d'argile.

[1] Satomura Shôha, Poète japonais mort en 1602 ; *Anthologie de la poésie japonaise classique*, trad. Gaston Renondeau, Gallimard, 1970.

En ce printemps des Poètes, « La poésie et les arts », fournit une belle occasion de d'honorer l'artiste Roger Dautais et de présenter sa pratique du land-art. Ses superbes créations éphémères viennent illuminer les pages de *L'écho de l'étroit chemin* N° 11, tandis que ses textes mettent en lumière l'exécution et l'éclosion de ses œuvres, égrenées le plus souvent sur les côtes bretonnes. L'entretien qui suit révèle encore un peu plus l'homme et son art.

Enfin, dans le rubrique « Livre », Brigitte Briatte commente avec enthousiasme l'ouvrage de Roland Albert, *Le Parloir aux oiseaux : Cinq chantelettres à François d'Assise*, publié aux éditions FRAction.

Des pages à savourer… Bonne lecture !

Danièle Duteil

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2014 - http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème « liens intergénérationnels »

Saveurs d'hiver

Parents et grands-parents. Parfois leur âge et leur regard sur le monde, pas forcément empreints de sagesse mais plutôt égarés dans un siècle dont le compteur serait bloqué, confondent les rôles en mêmes personnes. Avant 1970 une partie de ma famille fut fantomatique. Après la mort du si discret aïeul, il n'est pas sûr que la vie fût moins ectoplasmique.

1,55 m
sous la casquette un maçon
Pépé

La transmission des petits gestes du quotidien, le bon sens terrien, les pieds dans l'étroit labour du lopin de jardin retourné, l'odeur de l'eau brune et la résistance des carottes sous la main, je les ai imaginés au fil de courtes anecdotes paternelles, enfance à l'évidente simplicité, qui ne ressembla guère à la mienne.

Seule terre léguée
la boue du cimetière –
brouette rouillée

Une même colline, deux versants. Alternance de dimanches de grisaille et de pâle lueur. Une différence de taille : la vie n'avait pas abandonné la petite maison de la montée de Vauzelles et son autre jardinet, contemporain celui-là de mes premiers pas hésitants. Quitter le pot de faïence et ses puzzles périphériques distrayant l'effort pour se voir confier l'énorme clef du cabanon au bout du sombre appentis, voilà une belle responsabilité ! La chute de la clef en des profondeurs à remugles me valut belle engueulade.

Papy, breton grande gueule au passé casse-cou dont j'ai possiblement hérité nature.

Observer
la déroute des lombrics –
géant de deux ans

Quinze ans d'écart à la charnière du siècle. Pépé, Mémé, versus Papy et Mamy. Tout était dit dans les vocables choisis. Qui le décida ? Peu importe, le sceau n'était pas injuste et marqua deux générations. Un enfant est censé se souvenir de gestes, de paroles qui le réconfortent et le hissent au mieux à hauteur d'une belle humanité. Je peux essentiellement faire la différence d'attention et de construction familiale par ce contraste : d'un côté, pour fuir une parlotte de qu'en dira-t-on lénifiants, une pile de numéros du *Journal de Mickey* d'un aîné cousin vivant chez notre grand-mère, lus assis par terre dans le couloir en me goinfrant de tartines ; de l'autre, l'attention gourmande d'une Mamy me parlant comme à un adulte en m'ouvrant sa bibliothèque riche de romans classiques et ouvrages historiques glanés au long d'une existence plus curieuse et autodidacte qu'universitaire.

Ses avortements
ou la mort de Louis XV
Mamy raconte

Couinement de chat écorché de la grille écaillée de peinture dont j'arrachais copeaux d'un beau vert épinard pour me confectionner des ongles de monstre. Rumeur lointaine des passants dévalant la montée d'escalier et rires des voisines étendant leur linge dans le carré de verdure mitoyen. Odeur des frites, du foie persillé ou du café moulu, traversant le salon jusqu'à la fenêtre du jardin pour chatouiller mes narines. Ce nez, si sensible entre deux rhumes, qui errait parfois dangereusement dans les entrelacs des rosiers grimpants... Avant la parenthèse de l'épicerie- crèmerie qui m'accueillit à mi-temps entre cinq et onze ans, je vécus dans cette maisonnette l'éveil de mes sens, prémisses d'une quête non rassasiée.

Impossible de manger salement un yoghourt à la gelée de groseilles sous l'œil vif et bleu de Papy. Impossible d'oublier les mains de Mamy lors des séances de mesures précises pour un pull dont nous choisissions couleur, style et motifs dans des catalogues frangés de laines. Dialogue de nos mains défaisant une pièce pour rouler une pelote.

Bananes séchées –
entêtantes saveurs
mordre dans l'hiver

L'ombre d'une faux dans un recoin de pièces mornes aux doucereux parfums d'encaustique et de chauffage au gaz du giron paternel. Une belle flamme illuminant encore longtemps le regard de ce petit bout de femme aux fins cheveux blancs qui m'avait vu naître avant sa fille endormie.

Des hortensias roses
au bouquet de mimosa
ses yeux rieurs

Danyel BORNER

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2014 - http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème « liens intergénérationnels »

Brigitte Briatte : Arbre généalogique, encre, 2014.

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2014 - http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème « liens intergénérationnels »

Le carré protestant

strate après strate
vouloir découvrir sa vie –
trop lents les gestes ?

Deux tréteaux en bois posés au milieu de la petite salle à manger. Des gens, là, autour, un peu serrés il me semble. Pas beaucoup de monde en tous cas.

La porte est ouverte, personne n'a pensé à la refermer. La ruelle se laisse aller à entrer calmement. Les enfants offrent leur silence inhabituel à la lente chaleur de ce mois d'août. Immobiles dans ce cocon, seuls leurs yeux questionnent.

dans sa maison
allongé pour toujours –
mon grand–père

Un homme en costume noir trois pièces est là, au seuil de son émotion. Je le vois très précisément. Ce morceau du puzzle est facile à placer. Il est petit. La vieillesse lui a dérobé chair et embonpoint. Sa moustache encore noire le cache comme elle l'a toujours fait. Je le connais. Il venait de temps à autre visiter son copain, histoire de comparer les douleurs, les regrets et les frustrations d'une vie autour d'un verre ou deux de Clinton, cet improbable cépage paysan totalement imbuvable à un gosier non averti.

— « C'est nous qu'on l'fait s'vin, ça peut pas nous faire de mal. À la tienne, Auguste !

Avec lenteur, il s'avance vers le centre de la pièce. Ses yeux ne quittent pas le cercueil. Il s'arrête et le fixe. Puis il ferme les yeux... À travers ces deux hommes, l'amitié, la complicité, la camaraderie, les faiblesses passées. Peut–être aussi quelques trahisons. Il ne devait pas être facile de vivre au fond d'une tranchée, dans la boue et les privations.

vivre ensemble –
le goût de la mort
au fond des yeux

Son chapeau a rejoint ses mains. Péniblement, il s'incline, se retire.

Derrière cet homme, certainement, d'autres sont venus se souvenir. Je ne les revois pas.

Le voile tombe sur le souvenir.

Sous nos pieds, seul le bruit des graviers de l'allée du cimetière vient troubler le silence de circonstance. Ce silence crève les tympans de l'enfant que je suis encore, ce silence qui restera le témoin de l'interdit qui lui a été signifié, cet enfant qui, désormais et pour longtemps, aura peur de ce qu'on n'a pas voulu lui montrer : son grand-père sur sa dernière couche. Défendu. La porte est restée fermée.

Protéger –
plus de mal
que de bien

Très longue, l'allée de ce si grand jardin calme. Aucun autre souvenir que cette promenade le long d'un mur.

Enfin arrivés dans cet angle face à la montagne, avec cette croix à son sommet. Lui, incroyant, reposera, selon son choix, face à cette croix... En achetant la concession, il avait déclaré: "Je serai bien ici. Le soleil tape toute la journée !"

chacun a une bonne raison
pour contempler
une croix

mille mètres d'altitude –
elle appartient au village
la vieille croix de fer rouillée

Puis repartir après une brève cérémonie. Longer à nouveau cet interminable mur de pierres disjointes.

Pourquoi, dans un cœur d'enfant, cette impression, pierre après pierre, que nous étions comme sortis du cimetière ? Comme si on avait enterré mon grand-père dans un ailleurs... Pourquoi cette sensation de différence ? Un sentiment étrange, au seuil de l'incompréhension, de l'inavouable, de l'humiliation peut-être.
Quel secret cache ce mur ?

longue procession
pour rejoindre tous ensemble
le carré protestant

Robert GILLOUIN, février 2014

Brigitte Briatte : De l'une à l'autre, aquarelle, encre, 2014.

Portrait

Soleil levant
transparence d'une goutte
soudain révélée

Une guêpe s'abreuve à l'eau perlant aux thunbergias. Dégradés de teintes sur le balcon - camaïeu ce serait plus joli - en bleu. Les corolles qui se fanent savent décliner les nuances, en inventer de nouvelles.

Si belles ! Comme ce rose impondérable de l'hortensia. Il est vrai que les hortensias sont experts en l'art de varier les tons à l'infini. J'ai un faible pour les hortensias. L'âge les embellit.

Peut-être me faudrait-il trouver mes rides et mes taches… jolies. J'allais écrire pittoresques.

Découvrir le pays de mon corps visité de soleil et de vent. De temps aussi. Le seul marqueur au temps qui passe : paysages de peau qui se transforment instant après instant.
Le sourire de l'amie que l'on n'a pas vue depuis longtemps et qui s'écrie : « Je t'ai reconnue » comme une prouesse réalisée, à laquelle elle ne croyait pas. Le sourire de l'amie rencontrée pour la première fois. « C'est ainsi que je t'imaginais ».

Mais les mots échangés par delà l'océan… les mots décrivent mieux qu'une photo, parfois.

Bann mo i sote la mér, i sote dirèk dann kër… bann mo fonkër.

Ma mère et ma sœur
la même tache brune
à ma joue gauche

Grain de beauté sur ma main, celui de Grand-mère, naevus à mon bras : signes de reconnaissance, signes identitaires. Cette impression forte d'appartenir à une chaîne, courroie de transmission qui jamais ne se brise. Mes gènes éparpillés depuis le commencement se retrouvent en chaque humain qui viendra. Peu importe le cursus de sa procréation.

Mes mots pour transmettre l'irréfragable sentiment d'être humain.

Les mots pour me dire
trâlée de lettres violettes
chassant la fourmi

Monique MERABET, 28 Janvier 2014

Brigitte Briatte . Clair-obscur, aquarelle, 2013.

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2014 - http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème « liens intergénérationnels »

Retrouvailles

Son père avait été un marionnettiste de renom. Au grenier, une dizaine de ses créations restaient entreposées parmi cartons et malles rustiques. Juste après le repas, Julien eut envie d'aller revoir la Belle Catherine, Svek le cordonnier ou la danseuse Roussia, tous fabriqués par l'artiste, ce père si passionné.

Les marionnettes, calées contre la cloison du grenier, vêtements fanés, froissés, joues pâlies par le temps, bras et jambes reliés par des fils métalliques, accueillirent froidement le visiteur.

Julien s'avança, en frôla une, en dévisagea une autre puis s'assit sur l'une des malles.

dans quel ailleurs ?
tes yeux couleur lumière
à peine étincelles

Les anciennes compagnes de son père l'intimidaient. Il aurait pu leur parler dans l'intimité sombre de la pièce, mais pas un mot. Il fouilla la poche de sa veste : un bonbon mis là à la fin du repas ; il le déposa dans la paume toujours tendue de la danseuse qu'il s'apprêtait à manipuler, lorsqu'une ombre se glissa au fond du grenier.

Des pas, feutrés. Julien tourna la tête. Une silhouette se dégagea des costumes de scène entreposés en vrac. Une casquette cabossée se distinguait. Julien se leva, ému mais pas apeuré: cette allure ne lui était pas étrangère. Il la dévisagea, attentif aux détails qui devenaient plus visibles : un cou épais, des épaules larges, une casquette marquée par les années. Rien à voir avec les souvenirs qu'il gardait de son père, un homme mince. L'ombre venait elle aussi remuer le passé. Désormais proche, à observer la danseuse figée dans son entrechat. Elle s'appropria le bonbon, tout en fixant Julien du regard.

pénombre –
chaque geste tel un signe
de l'indicible

Le cousin Paul se dégagea alors des décors immobiles et décrocha du plafond un autre des personnages en attente de mouvements : Cyprien, le jardinier. À jamais admiratif des spectacles dans lesquels il avait applaudi son oncle, il voulait redonner vie à cette marionnette, sa préférée. Le jardinier, tout de châtaignier, si digne dans son tablier vert, si joliment chapeauté de paille tressée, descendit ainsi au milieu du salon.

clarté d'après-midi –
un personnage de bois
réchauffé de soleil

Intriguée par le bruit, la sœur de Julien arriva. Le cousin Paul ne lui prêta pas attention, seule la marionnette l'intéressait. Julien attira vers lui Clémence, tout en tenant le corps dégingandé : d'un geste souple et ample, la main se dressant vers le ciel, invitation à une sorte de ballet.

Paul se mit aussi à danser.

Les membres articulés de la vieille marionnette se balançaient dans le vide, ses fils quasi invisibles. Clémence souriait tandis qu'elle tournait, troublante dans les effluves de son parfum.

Les jeunes gens étaient enfin réunis dans la bâtisse délaissée depuis l'absence de l'artiste. Le jardinier semblait les toucher l'un après l'autre, leur rappelant des saynètes émouvantes, surtout celle où le marionnettiste lui faisait affronter le cordonnier, qui se moquait du caractère farouche de l'amateur de botanique : à l'occasion du spectacle annuel de l'école, Svek, arrogant même parmi des chaussures usagées disposées sur la petite scène, tournait en ridicule Cyprien, ce timide qui ne se confiait qu'aux fleurs ; les situations cocasses se succédaient, de même que les rires spontanés.

Julien et Clémence savaient tout cela par cœur. Leur étrange ballet s'arrêta au bout de quelques minutes: leurs regards reflétaient l'amour infini pour le marionnettiste, leur père trop tôt décédé. Ils installèrent Cyprien le jardinier contre le dossier du fauteuil en osier, au cœur du salon, présence intimement paternelle.

traces d'un sourire
sur le doux visage en bois –
un oiseau chante

Brigitte BRIATTE

Musique

Quand il avait 14 ans mon fils me demanda quelle musique j'écoutais à mes 18 ans. Kurt Cobain venait de mourir et Pierre prenait son petit déjeuner dans ce t-shirt trop grand pour lui, avec le portrait de Cobain, la moue adolescente.

Sa question me ramena à mes années d'étudiant. Après le resto U on prenait souvent le café chez un copain, qui avait les meilleurs vinyles : Moody Blues, King Crimson, Deep Purple, les Stones, Leonard Cohen, Ten Years After et d'autres. Histoire de nous requinquer avant le cours de topologie ou d'algèbre linéaire. Parallèlement j'écoutais de la musique française, Brel, Brassens et Ferré.

Sortie de lycée
à t'attendre j'entends
Septembre quel joli temps.
(de Barbara)

Jimi Hendrix, Led Zeppelin, les Doors, Bob Dylan, Gainsbourg ce fut un peu plus tard. Je lui ai parlé de tout ça ; il écouta certains de nos vinyles, se fit son opinion et un jour il nous dit qu'on n'avait pas fait mieux que Jimi et Led Zeppelin. Très vite il en sut plus que moi, se mit à jouer sur la guitare sèche de sa maman avant que toute la famille ne lui offre une très belle Fender noire à Noël. Des copains et lui répétaient dans une cave à vin et je ne sais pas si le blanc a tourné. La guitare dort maintenant dans l'étui sous son lit. Ensuite il a un peu scratché et nous a fait découvrir Portishead, Radiohead, Jeff Buckley, Tricky… Roulant la nuit tu nous fis écouter Tom Yorke et nous étions en communion tous les trois ; je vais remettre ce CD.

Et le revois aux Victoires de la musique de 2009 : *Vous m'avez envoyé tant d'amour*, le cancer debout en lui. *Toutes choses se défont comme le plâtre des plafonds* (Manset).

Parallèlement, tant de musiciens classiques m'ont accroché à leurs arabesques, j'ai plané sur l'onde diaphane du saxophone de Jan Garbarek et découvert les musiques du monde.

Enlaçant la contrebasse
caresse à une femme
ou douce Pieta.
(hommage à Renaud Garcia-Fons)

Quand Pierre est parti en Australie, nous avons souvent communiqué par l'intermédiaire de la musique. Il nous fit découvrir la musique australienne : Nick Cave, Xavier Rudd, The John Butler Trio, Geoffrey Gurrumul Yunupingu, Angus et Julia Stone…

En contrepartie je le tenais au courant des nouveautés françaises : Camille, Grand Corps Malade, Dominique A. Il aimait, il n'aimait pas, avec une oreille de plus en plus anglo–saxonne.

Brigitte Briatte : Migration, encres, 2014.

Et puis il y eut le didgeridoo. En 2005, de retour d' Australie :

Chambre du fils
son didg me prend
aux viscères
un verre d'eau une paille
vers le souffle continu.

La chance me fit rencontrer Greg, le « prof », et depuis c'est une belle histoire, des workshops avec de grands joueurs comme Dubravko Lapaine, Ondrej Zmeykal, Zalem…, le festival *le Rêve de l'Aborigène* à Airvault et cette année l'école de didgeridoo a donné son premier concert. Le rythme me posait problème mais au didg le rythme c'est votre souffle ; on cale le tempo sur la respiration et en avant… Souffle, énergie… d'autres en ont parlé et un didg n'est pas qu'un tronc d'eucalyptus.

Wang Li, joueur de guimbarde, dit de son instrument qu*'il n'a qu'une note mais que tout l'univers est dedans.*

Àmon travail avec toi j'étais dans le train
Dans la voiture Birdy Nam Nam en live
En rentrant en live je ne te verrai plus
En rentrant le chat n'est pas venu
Se souvient–il qu'il était ton chat ou est-ce le vent ?
Sur le lecteur de CD tu as laissé Dum Dum
Un élixir fort avant le départ :

« le minutage et les flaques sur le carrelage
les types qui traînent et qu'on retrouve pas
un bar américain, les cheveux dans les yeux
le goût des armes et des médailles en chocolat- »
(Félix Jousserand)

À la cuisine miettes et pain sur la table
Un fond de soupe chinoise dans une casserole
Départ précipité pour la gare ton habitude.
Nettoyer la table faire la vaisselle
Ranger les pantoufles pour un temps
Descendre le volet de ta chambre
Pour un temps un temps…
À la fenêtre le chat contemple la neige
Dans cette neige je ne tiens pas à m'endormir
Alors je range les signes de l'absence
Bouge comme un alpiniste sous la tempête
Mets un CD de musique africaine
Tenir le tempo le tempo !

Birdy Nam Nam et Dum Dum : titres de CD.

Germain REHLINGER

Le juge

Si froide la terre
sous mes doigts fébriles –
et si rien ne vient ?

9 h. : Faire le tour des lieux, comme à chaque début d'atelier, retrouver les statuettes familières, en découvrir de nouvelles. Regarder ce que font les autres. Point tant pour m'en inspirer ou m'en distinguer que pour m'apprivoiser : comme si j'avais besoin de vérifier la singularité de l'autre pour que la mienne ose s'exprimer, pour que ce qui m'habite puisse émerger.

L'argile est dure, difficile à travailler. Je la découpe en quatre parts, malaxe chacune d'elles séparément, en fais des boules, puis en remets deux ensemble, puis deux autres.

Rien. Pas une courbe qui m'inspire, pas l'ombre d'une direction. La terre reste muette.

J'ai mal à l'estomac, retiens mon souffle et reprends ma marche autour de l'atelier, triturant distraitement la motte d'argile entre mes mains, avant de finalement me rasseoir.

Soudain des formes apparaissent… petit à petit quelque chose s'esquisse… D'abord une tête ronde, ensuite deux petits yeux, des épaules massives…

Puis l'échine (pourquoi chez moi ce besoin de sculpter une échine à toutes mes créatures ?), échine qui se transforme rapidement en crête dentelée de dragon ou de dinosaure.

Maintenant les jambes… ou plutôt deux colonnes imposantes avec des pieds d'éléphant…

Retour au buste. J'ajoute de la terre, par couches successives, et modèle le ventre : un ventre rebondi, à la Ganesh.

Ronflements du poêle
odeur d'argile mouillée –
la brume s'est levée

11 h. 30 : Plus de deux heures se sont écoulées. Ma pièce n'est pas finie, mais le barrage a cédé, le processus est en marche. Me voilà tranquille, rassurée, excitée par cet « être » en chantier : moitié homme, moitié animal, il a visiblement beaucoup de choses à me dire…

Le faire tourner sur le tour, l'examiner sous tous les angles…

Tout à coup, bingo ! Le Juge ! Mais oui, c'est ça, Le Juge de McCarthy dans « Méridien de sang ». Ce personnage qui m'a tellement impressionnée, à ma tête défendante ; qui provoque le malaise et exerce sur moi une fascination trouble.

Le Juge, énorme et glabre. Chauve, sans cils ni sourcils. Un colosse aux rondeurs menaçantes. L'archétype de la puissance, de la ruse et de l'intelligence. Un Machiavel archaïque. Exécuteur, philosophe et théoricien… de la rédemption par la transgression, la violence, le sang. Qui va jusqu'au bout de la misère et de l'horreur humaines. Pour atteindre le salut et la lumière ?…

Le chant des oiseaux
les grattements du chat à la porte
qui s'en soucie ?

Retravailler les bras et la tête, amplifier la bedaine. Alors s'y dessine un visage… Redoubler d'ardeur, creuser fébrilement, accentuer les formes, rectifier, ajouter encore de la terre, des oreilles, des cornes, et soudain le Juge se retrouve avec un diable dans la panse !… (Mais en fait, cornes ou couronne ? diable ou roi ? Les deux, peut-être !)

Je fignole, lisse, caresse, puis réalise qu'il est temps de m'arrêter : ma pièce est terminée…

Trônant sur la tournette, mon juge couleur sable rose, avec son gros bide que squatte un diable-roi…

Oui, c'est ça, rien à ajouter !

L'heure de la pause
depuis longtemps dépassée –
grondement des ventres

Détendue, satisfaite, j'émerge de mon état hypnotique… Peu à peu se rematérialisent le décor, mes compagnons, leurs productions… Que je découvre et admire avant de retourner à la mienne…

Aïe ! il m'apparaît soudain que ce Juge est bien moins impressionnant que dans mes images inconscientes du corps : en le dégageant de la matière, en le triturant, je le sentais et le voyais monumental, baleine blanche… effrayant avec son crâne chauve, ses yeux sans cils, sa formidable bedaine et ses jambes-troncs…

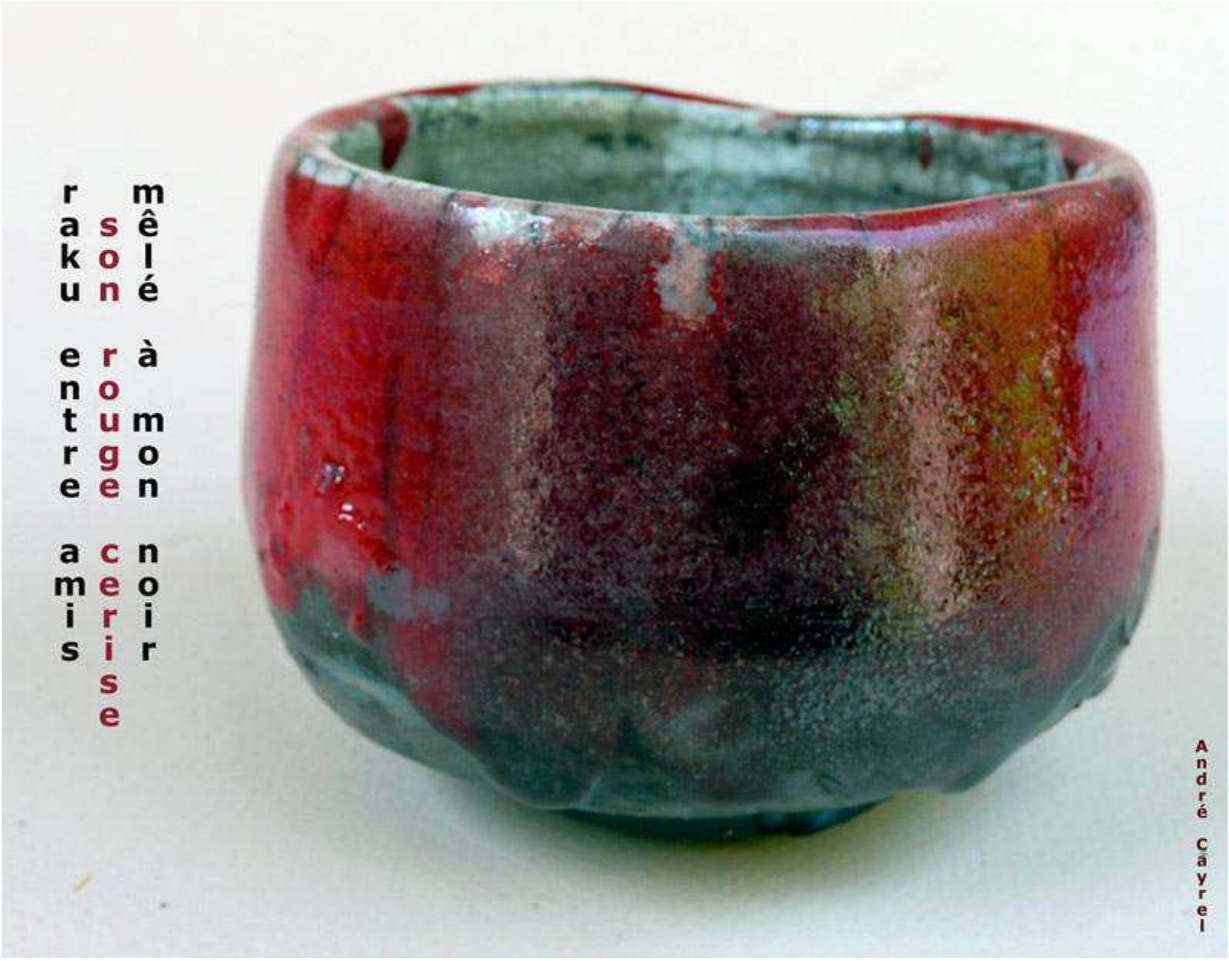
Alors qu'en réalité…

Implacable, toujours sur le qui-vive, Le Juge en moi !…

Le ciel gris la pluie
sur le toit le vélux –
tout est en ordre

Jo(sette) PELLET

Sélection : thème « les arts »



André Cayrel : Poterie raku, 2014.

L'écho de l'étroit chemin

Mars 2014 - http://letroitchemin.wifeo.com

Sélection : thème « les arts »

où la vigne commence

Il pleuvait quand j'ai quitté Paris,
en sens contraire et tant frustré, une de ces pluies fines
qui ne mouillent que les pauvres et finissant

par tremper les SDF, les poussent à glisser
vers un définitif plus rapide, ceux-là sans autre abri
que leurs mains tendineuses et ridées,

ceux-là dont la souffrance
se laisse oublier
dans le paysage urbain.

ils parlent fort
et rient — bien suffisants
les Échos devant eux

.
Je repose le livre et je suis les gouttes
plaquées contre la vitre
filant à l'horizontale. Le train vibre.

vitesse inutile
que va faire le cadre
des heures gagnées

En Saône à présent. Les vaches et les câbles haute-tension
dans des postes bord de voie se mouillent également
et les arbres et les toits et les champs

qui sont partout bien verts autour de petits bosquets
fermés-serrés. Le mufle (je le sais chaud) des vaches :
dans la bouchée pluvieuse,

elles boivent et mangent en même temps
ce qui leur évitera l'ivresse de l'herbe de juin,
j'approuve leur sagesse et mon vis–à–vis s'inquiète.

myopes ils regardent
filer le monde tout flou
à très grande vitesse

Oui, sagesse ! Comme les arbres solitaires
au milieu des prés clos de haies basses
prouvent le raffinement poétique

des paysans qui les conservent,
tel un beau tanka
dans un beau panier d'herbe tressée.

Toujours pas de vignes ; l'herbe seule, à perte de pente.
Pas la Saône donc, l'Yonne sans doute, merveilleux pays.
La Bourgogne encore loin.

la neige à Sens
a une odeur de charbon
et de cuivre : exil !

Qui sait. Dans ces géographies floues croquées
à Très-Grande-Vitesse, entre des fossés hauts,
des bois tournants, des gares indéchiffrables,

on s'attache aux points marquants,
fleuves, toitures, châteaux peut-être, et vignes.
Vignes ! la frontière irrécusable entre nord et sud,

mieux que tuiles vernies, la limite. Je les cherche en vain
au-delà des courbes négociées, largement taillées
dans le paysage, dans le parcellaire bovin enherbé.

vive après-midi
pluvieux quinze novembre
combien s'en souviennent
du beaujolais nouveau
de l'année soixante douze

Je l'attends, le pampre élevé, dans la carte déroulée ;
la première rangée de ceps — jusqu'à ce hameau inconnu : là !
où ils sont enfin visibles dans leur alignement précis, enfin audibles,

l'ordre à la main du centurion, cœur de la robe,
l'infini du bouquet, la cuisse et l'ampleur ;
et le partage entre amis du sang des ceps

qui parlent du soleil, de nectar et d'ichor.
Premier vignoble enfin : il est dix-huit heures
vingt-quatre. C'est noté.

par l'ouverture éclair
du nuage noir oblique
tombe un rayon
la peau du monde brille
comme elle est douce et claire

Alhama GARCIA

Coup de cœur

où la vigne commence, d'Alahma Garcia

La composition littéraire d'Alhama Garcia, *où la vigne commence*, revêt la forme d'in voyage à grande vitesse, entre le gris de la Capitale et les cépages bourguignon au nectar lumineux.

Belle idée que cette poésie du rail qui, comme autant de bandes-films, ouvre une succession de fenêtres sur le monde. Léger vertige : la rétine sur-sollicitée perçoit un espace à la fois contracté et dilaté ; les frontières, à la faveur des gouttes de pluie parsemant la vitre, commencent à devenir floues, pour s'abolir enfin en pleine vitesse. Chassé-croisé entre le dedans et le dehors, entre les images et la pensée. Le récit devient poème-chanson, surgissant en strophes de mètre libre : des tercets enchaînés comme voitures de train, ondulant au rythme du voyage et des paysages dont le défilé imprime brièvement la rétine. Longues bouffées créatrices ou brèves inspirations, la forme adopte un tour imprévisible accordé à la perception fragmentée et flottante du monde environnant. Parfait exemple de lâcher-prise. L'auteur s'efface, les contraintes s'évanouissent. Parfois, jaillit une prise de conscience éclair : le « je » reprend corps, l'espace d'un instant. Alors, le haïku éclot, rapide capture du réel associée à une pensée fugace.

La fin revêt un ton plus lyrique, en harmonie avec l'ultime phase, grisante, du voyage et l'enthousiasme du poète. Le tanka, aux dimensions relativement généreuses, supplante alors le haïku.

Cette composition réussie, traversée d'un vent de liberté, pourrait bien poser la question essentielle du rapport entre prose et poésie.

Danièle DUTEIL

Brigitte Briatte : Paysage lumineux, aquarelle, 2011.

Expérimentation : haïbun lié

Cécile COTTE-MAGNIER et Catherine BOIVIN

La vague est passée
sur le phare de haute mer
Embruns sur la peau

Retour par les ruelles étroites
Le sel s'accroche aux jours
parsème la vie d'un surcroît de saveur

Qui donnera le sucre ?

Une autre vague ?

Marcher parmi les débris arrachés
Les embruns passent en nuages devant les réverbères

Dans la cuisine le chocolat fond
pour la chaleur du corps

Regarder par la fenêtre

Demain sur le sable
Ramasser des cailloux ronds et petits comme des macarons

Quelle sera leur saveur ?
Air iodé du printemps ?

(Cécile)

Éclats de parfum
Cheveux emmêlés de vent
Une porte claque

Crispation et langueur du corps
là et maintenant
tandis que la couleur d'un galet posé sur l'évier
déclenche une onde de bien être

Au loin la vague continue de dérouler son va et vient

La respiration se fait universelle

Dedans dehors
la porte s'est dissoute
comme le sucre ou le sel

(Catherine)

Lumière humide
des lendemains d'averses
Impressions nacrées

Le jour se lève
éclatant
derrière la tenture

Nuages moutonneux rose bonbon
ciel bleu comme les yeux

Lueur d'éden
Lueur d'enfance

Au réveil accueillir ce demain venu

Préparer le petit déjeuner

Dans la sacoche les pinceaux de petits gris
le papier
et les couleurs

(Cécile)

Là entre le ciel et l'eau
Regard arc-en-ciel
Dehors en hâte

Rejoindre la grève à bicyclette
Poursuivre pieds nus sur les pierres
encore fraîches

Se laisser inspirer

En contre champ la silhouette du phare
dressée comme un I

Poser sur le rouge d'un plaid
le papier
les pinceaux

Oser le mouvement

et

la joie

(Catherine)

Par le chemin creux
la plage dans les sandales
revenir au soir

(Cécile)

Gérard Dumon - 2014

Appel à haïbun

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N°12 (juin 2014) :

Thème : « journal d'une semaine » ou thème libre
Envoi avant le 15 mai 2014 à danhaibun@yahoo.fr

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N°13 (septembre 2014) :

Thème : « Les éléments(l'air, le feu, la terre, l'eau » ou thème libre
Envoi avant le 15 août 2014 à danhaibun@yahoo.fr

APPEL À HAÏBUN POUR L'ÉCHO DE L'ÉTROIT CHEMIN N°14 (décembre 2014) :

Thème : « Les accessoires vestimentaires » ou thème libre
Envoi avant le 1er novembre 2014 à danhaibun@yahoo.fr

HAÏBUN LIÉ

Écrit par deux à quatre auteurs. Pour information, voir la sélection du n°9 de *L'écho de l'étroit chemin* (septembre 2013) : http://letroitchemin.wifeo.com.

Toute participation vaut autorisation de publication.

Article

Copie à revoir

"Une fois de plus, le sentiment qui prévaut en moi après la relecture, pénible, de mes poèmes [1] *– relecture aussi rapide que possible, comme pour ne pas vraiment les voir –, c'est qu'il faut les effacer par autre chose, que ce n'est pas ainsi qu'il fallait parler, que je me suis de nouveau laissé entraîner, leurrer par les mots, par le rythme des vers, etc."*[1]

Ainsi s'exprime modestement Philippe Jaccottet, une des plus grandes figures littéraires actuelles.

Remplacer, récrire. Voilà bien un problème auquel tous/tes les auteur.es se trouvent confronté.es régulièrement. Il n'est pas facile d'abandonner sa première idée, tant elle semblait séduisante, de trouver d'autres mots, un tout autre style parfois pour atteindre le ton et la forme justes.

Lorsqu'un musicien fait une fausse note, il en prend conscience immédiatement — du moins faut-il l'espérer — tant son oreille s'en trouve écorchée. S'agissant d'un texte, il est souvent moins aisé de réaliser qu'on s'égare. Parfois, un autre regard que celui de l'écrivant.e pourra déceler la fausse piste, percevoir l'inflexion maladroite.

Dans un certain nombre de haïbuns proposés au jury de ce N° 11, les haïkus sonnaient mal, ayant été probablement fabriqués de toute pièce pour les besoins de la composition, sans qu'aucune émotion n'en émane. Ainsi, soit ils constituaient une simple illustration de la prose qui précédait, soit ils n'avaient du haïku que la disposition en trois lignes, pouvant pareillement être écrits en prose, soit enfin ils n'énonçaient que vérités générales et autres considérations bien éloignées du haïku.

En pareils cas, on peut se demander s'il n'est pas préférable d'insérer dans la prose un haïku déjà écrit, précédemment et indépendamment, qui établirait avec elle de fines correspondances, afin que le tout offre un ensemble abouti.

Ainsi, un auteur de photos-haïkus affirmait-il récemment qu'il ne composait pas un haïku « pour » sa photographie, mais qu'il allait en puiser un dans sa réserve, un qui lui paraissait s'accorder parfaitement avec l'image.

Un haïku inspirant peut aussi générer l'écriture du haïbun. Il est alors placé en tête, et il n'est pas absolument nécessaire d'en introduire d'autres. Mais, quel que soit le procédé utilisé, le pouvoir suggestif de l'évocation découlera bien de la finesse des perceptions, de la justesse du ton, de l'harmonie des assemblages et de la subtilité des correspondances établies entre prose et haïku.

Danièle DUTEIL

[1] Philippe JACCOTTET : *Chants d'en bas*, Payot, août 2013.

[1] Philippe JACCOTTET, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, éditions Gallimard, 2014.

Roger Dautais : Photo Danièle Duteil.

Portrait d'artiste

Roger Dautais et le land-art

Par Danièle DUTEIL

Je visite régulièrement *Les Chemins des Grands Jardins*, le blog[1] de Roger Dautais, pour y admirer les photographies de ses créations éphémères, qui me ravissent : cairns, spirales, figures géométriques… et des sarcophages également, semés sur les rives normandes ou bretonnes chères à l'artiste.

Roger Dautais ne se contente pas de déposer quelques clichés sur ses pages, il écrit aussi, racontant son travail, partageant avec ses lecteurs et lectrices ses instants de proximité avec le monde naturel, ses interrogations, ses émotions, ses vibrations au contact des éléments avec lesquels il fusionne, parfois dans un véritable corps à corps. Sous l'impulsion de son imaginaire qui compose avec les matériaux du terrain, pierres, brindilles, akènes, baies, branchages, les couleurs chatoient, les cinq éléments s'animent, l'espace se révèle. Moment de tension, satisfaction de l'œuvre accomplie, gratitude. Déjà, sur les pas de l'homme, la lumière, le vent et la marée réinventent une histoire.

Écoutons plutôt l'artiste.

« On ne peut rien changer, simplement continuer ensemble, tout droit jusqu'au bout. »

Pourquoi craindre une traversée du désert de plus ? Pour une mauvaise perception du temps, un ciel qui s'assombrit, des intersignes, une tombe qui s'entrouvre et me parle. Pour tout cela sans doute. Et pourtant, le crépuscule n'est rien d'autre qu'une promesse de lumière nouvelle. Bien sûr, il me faudra attendre, oublier quelques cauchemars de nuits trop noires, toujours, trop longues.

Je m'applique à parcourir les dernières longueurs. Mieux faire que de répondre avec des pierres, choisies une à une au soleil levant pour élever quelques cairns sauvages serait pure prétention de ma part. Mais qui peut le comprendre ?

Soumettre le hasard à la rondeur de la terre, croire au renouvellement du jour, à l'éternité d'une mémoire amnésique vouée au pire des oublis, trouver la solution dans l'éphémère, jouer ma vie à pile ou face, me tromper d'itinéraires sans regrets, chercher dans l'avenir les prochains souvenirs de ma vie injectés au goutte à goutte dans mes veines, serait déjà trop si tu n'existais pas. Je puise dans ton regard bleu, la force de continuer à jouer ma partition. A peine éloigné de toi, je rêve de retour, d'un près de toi éternel et mes absences ne sont que des apnées dangereuses.

Ces dix derniers jours ont remis mes compteurs à zéro. Peu de sorties à cause d'une nouvelle blessure. Quelques petites installations sur une patte et puis, retour au bercail avant de tenter, hier, une belle et grande spirale…

Roger Dautais : Aimer sans frontières

La grande spirale de la Barre d'Étel

Le ressac est impressionnant au pied du glacis de la plage d'Étel, plongeant directement dans l'Océan Atlantique. À l'Ouest de la ria, la vigie du sémaphore doit être aux aguets, les yeux rivés sur sa paire de jumelles. Jusqu'à la renverse de la marée, la passe de la barre reste dangereuse et pourtant, cinq hommes, debout dans un petit zodiac, jouent avec le danger. Le ciel est couvert, le vent moyen, la mer grise très agitée de part et d'autre de la barre. À chaque pas, je m'enfonce dans le sable, granuleux, légèrement humide et cette densité me plaît. Je vais tenter une spirale et oublier ma tendinite. La plage est en pente d'au moins 15. Ce glacis, orienté plein Sud ne sera pas confortable pour mon travail. Je sais que, passés les six à sept tours qui doivent être tracés avec le maximum de précision, la courbe grandira et je serai accéléré dans ma progression dans la descente, ralenti, dans la montée. Hors, pour que la figure géométrique de la spirale soit parfaite, il me faut adopter une vitesse d'avance, constante. Je plante mon talon gauche dans le sable, pointe du pied légèrement levée et vais m'en servir comme d'un soc de charrue. Dès le départ, compte tenu de la nature même du sable, mon talon s'enfonce profondément dans le sol ce qui a pour effet de tracer un sillon plus large que d'habitude et de traîner une masse de sable plus lourde. On y gagne largement au visuel. Ceci aura pour effet, au final d'obtenir une spirale de 54 mètres de circonférence.

Vers le 10^{e} tour, je commence à ressentir quelques crampes dans les jambes. Mes chevilles tiennent bon. J'ai beaucoup de mal à me stabiliser car le sable glisse sous mes pieds et j'ai l'impression de rebondir au niveau du talon. La sensation n'est pas agréable du tout, car amplifiée par le ressac qui pousse parfois de longues vagues à deux mètres de moi. J'imagine qu'elle est en train de saper le dessous de la plage et je me vois déjà emporté, à la nage. La gamberge complète ! Je suis obligé de ralentir dans mon tracer pour simplement tenir debout.

Un grande famille, c'est à dire trois femmes et de nombreux enfants, vient me tenir compagnie. Je m'arrête quelques instants pour leur donner les explications qu'ils me demandent et je reprends rapidement le tracer. Les 23^{e} et 24^{e} tours sont interminables et je fatigue vraiment lorsque, cadeau suprême, le soleil fait une très belle percée dans la grisaille du ciel. Un cadeau qui me redonne du cœur à l'ouvrage. C'est vrai que, sans lui, le spectacle est moins beau. Je prends mes photos. Le travail est bien fait, mais je m'en délivre vite pour regarder la mer, la barre d'Étel, la ria déserte, et quelques mouettes au-dessus de la passe.

Roger DAUTAIS

tempête hivernale
ils ne laissent aucune trace
mes pas sur le sable

Danièle DUTEIL

Dénuement

Je ne sais plus qu'un poème
Qui ne sait rien de moi
Qui ne sait rien que terre
Et les vers dans la plaie ultime
Ce visage sans nom d'un nom dérisoire
Et le désir porté sur la blancheur blessée
Les cheveux épars et le sang aux tempes

La fuite fatiguée
L'intense dérobade des mots

Guy ALLIX, *Solitudes*, éditions Rougerie, 1999.

Roger Dautais : Collection Mantes–la–Jolie, 2006.

Entretien avec Roger Dautais

Roger, vous tenez depuis fin 2009 le blog « Les Chemins des Grands Jardins », sur lequel, jour après jour, vous partagez vos escapades et les superbes créations éphémères que vous inspirent les lieux.

Pourriez–vous définir en quelques mots ce qu'est le land-art ?

Le land-art est une expression artistique à part entière, d'origine anglo–saxonne, née dans les années 60. C'est une façon de sortir des expositions, des musées, du conventionnel, en créant une œuvre directement dans la nature, à partir des éléments de terrain, en la présentant comme telle.

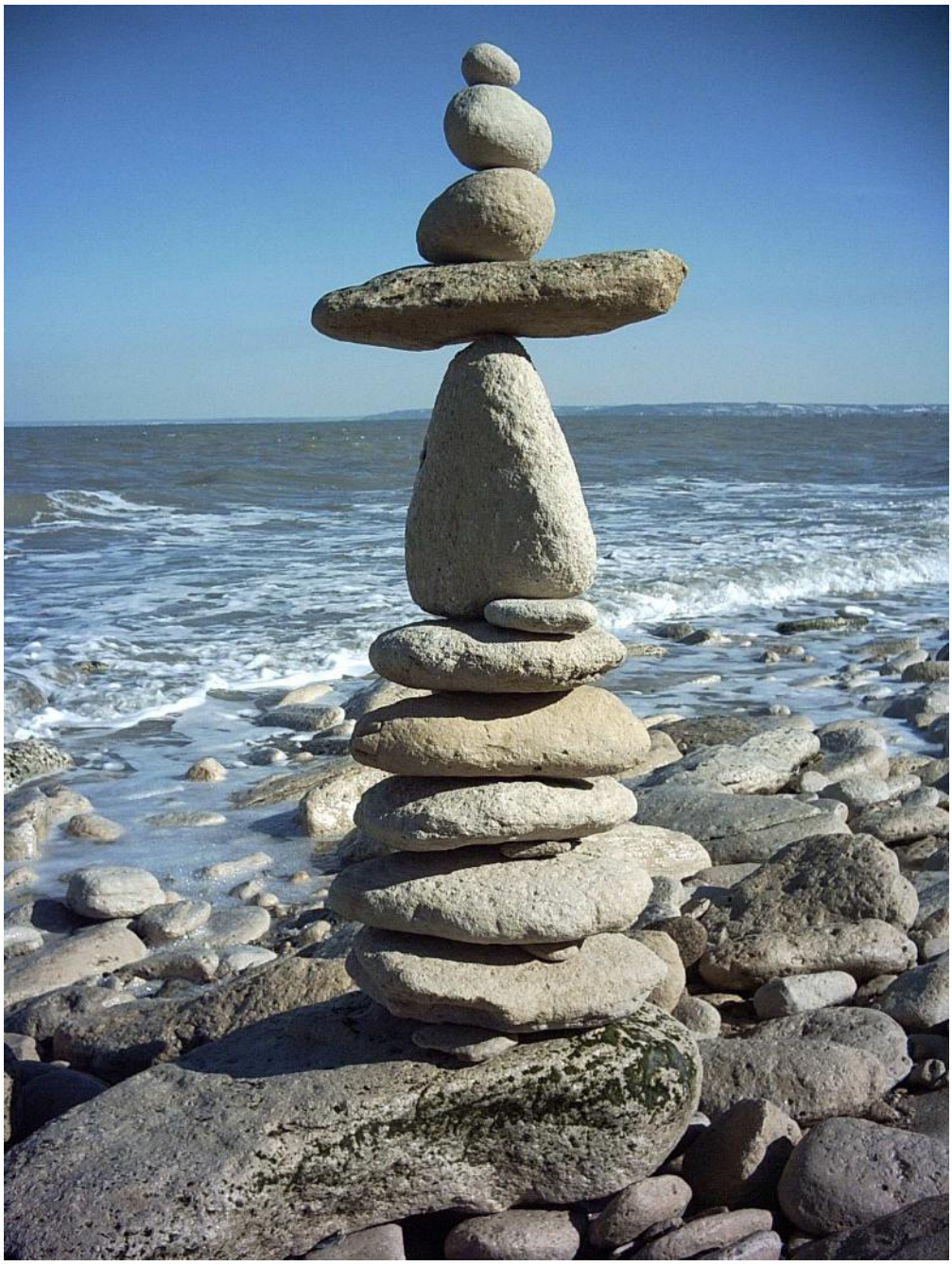
Pour moi, le land-art, tel que je le pratique, est proche de l'impressionnisme, car il joue sur les formes et les couleurs. Au-delà de ce qu'il laisse apparaître avec évidence, ce mode d'expression permet d'écrire différemment le vécu. J'ai recueilli, par exemple, de nombreux récits d'exilés, et mes personnages de pierre dressés face à la mer figurent l'exil de ceux qui ont franchi les océans. Que reste-t-il de l'humanité quand on a tout perdu ? Le regard vers un avenir meilleur. Le seul moyen de subsister est de partir.

Si vous nous parliez de vos spirales ? Que représente pour vous la spirale ?

La spirale, c'est mon identité. Mes spirales sont toujours pareilles : 24 tours autour du centre, figurant les 24 heures de la journée. Elles font environ 45 mètres de circonférence, c'est tout petit par rapport à une plage. En réalité, chaque spirale est différente.

La spirale, c'est la vie. Notre ADN est une spirale, l'escargot est une spirale, la crosse de la fougère est encore une spirale. La spirale appartient au cycle de la vie.

Réaliser une spirale nécessite entre 1 h et 1 h 30 de travail. Le soleil doit être au rendez-vous, sinon, la spirale est moins spectaculaire. Pas de cordeau : les repères sont visuels. Le rythme est rapide au départ. Il faut faire attention à la largeur du sillon, à sa profondeur. La jambe droite ne sert que de moteur. Ce travail mobilise toutes les forces du corps, de l'esprit aussi, car il s'agit de quelque chose de mental également. La spirale est une forme de vie : elle a son départ, son enfance, son âge adulte, ses moments de fatigue. Plus on avance et plus le travail devient difficile. Le dernier tour est en quelque sorte une délivrance. C'est un défi permanent, d'autant que la mer monte et qu'il faut essayer de terminer avant qu'elle arrive.



Roger Dautais : Collection Mantes–la–Jolie, 2006.

Vous réalisez également des gisants, ce qui étonne certaines personnes. Pourquoi ces gisants ?

Les gisants remontent à 10 ans, à une période clé de mon cheminement, alors qu'une psychothérapie m'avait permis de me reconstruire, d'abandonner une dépouille encombrante pour renaître, en quelque sorte. Avec les gisants de sable, il s'agit d'une simulation de la crémation. La forme me trouble et le sable exerce sur moi une sorte de magnétisme. À vrai dire, la mort est partout présente sur le sable, où l'on trouve des insectes et oiseaux morts, des bois flottés…. Le gisant, la mort représentent ce que j'appelle « le grand passage ». Y a-t-il autre chose après la mort ?

Pour créer un gisant, je dois être disposé à le faire. Ce sont les lieux surtout, s'ils sont tranquilles et baignés de sérénité, qui m'inspirent. Il faut parfois des mois pour réunir les conditions. J'ai attendu par exemple le bon moment pour réaliser le premier gisant, depuis mon retour en Bretagne : il s'est présenté le jour où le soleil m'offrit une belle lumière, alors que la ria se vidait de ses eaux et se remplissait du cri des oiseaux de mer. La Baie de St Jean avait été autrefois un lieu de travail pour les ostréiculteurs, aujourd'hui disparus. Il s'agissait encore là d'une cérémonie, d'une démarche spirituelle destinée à rendre hommage à ce qui fut en ces lieux.

Parfois, le gisant est en laisse-de-mer. Ainsi, quand la forme est touchée par les vagues, elle se délite avec le courant. L'installation est alors intégrée dans le mouvement de la mer. Il arrive que je prenne des risques d'ailleurs : je joue avec la marée, terminant quelquefois mon travail juste avant que le flux ne le submerge, et moi avec.

Roger Dautais : Un jour en décembre, 2005.

Et les cairns ?

Ma famille réside dans le Morbihan depuis plus de 200 ans. Mon oncle, qui était transporteur, m'emmenait sur les dolmens quand j'étais enfant, d'où ma fascination pour les pierres. J'aime depuis enchanter le monde, raconter, écrire des histoires, des contes. On a besoin de rêve et de surnaturel.

Je construis toujours les cairns en hommage au lieu, ou à une personne. Ils sont toujours associés à une pensée.

Je crée aussi des totems.

Les totems et les cairns doubles symbolisent des portes.

Le propre de vos créations est leur caractère éphémère. Pouvez-vous expliquer votre attrait pour l'éphémère ?

C'est sans doute parce que je me sens moi-même éphémère. Et puis, j'entretiens avec l'art un rapport particulier, ne lui prêtant aucun sens sacré : ce qui est bref est beaucoup plus fort en émotion que ce qui dure. Avec certains cairns, je me livre à un vrai corps à corps, jusqu'à l'obtention de l'équilibre. Alors, j'éprouve un grand respect et une émotion intense. Je remercie les pierres et la nature toute entière pour cet échange.

Je suis à l'écoute de la nature, c'est elle qui commande ; je n'ai pas d'idées préconçues. C'est parfois la lumière qui m'inspire car, en tant que photographe, je suis sensible à ses vibrations. Mais j'essaie le plus possible d'oublier cette formation de photographe et celle des beaux-arts : pour le land-art, il s'agit d'un dépouillement permanent de l'être par rapport à ce qu'il va faire. Est-ce pour cette raison qu'un tel sentiment de liberté m'envahit avant de partir ?

Roger Dautais : Collection Mantes–la–Jolie, 2006.

Roger Dautais

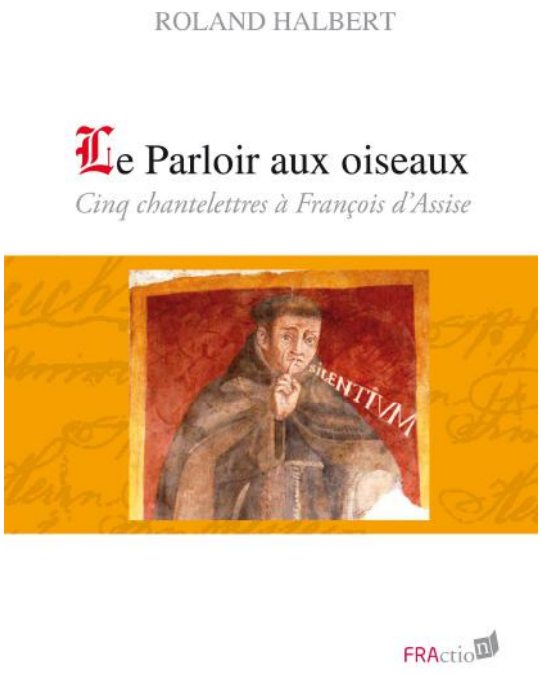
Né en 1942 en Bretagne. Vit et travaille en Normandie entre 1985 et 2010, puis se retire dans le Morbihan, en 2013.
Études artistiques aux Beaux-arts de Rennes, de photographie à Nancy ;
Se consacre au land-art depuis 1998.
Auteur de livres pour enfants, de courts métrages réalisés autour de sa pratique artistique.
Co-auteur, avec le peintre Yvonne Guégan, du livre d'art *FOL'ART*, 2002.
Participe à de nombreuses émissions de radio et de télévision :
La Spirale de Lebisey, reportage télévisé, CitizeTV_CAEN, 2002 ;
Portrait s'artiste, réalisé pour la TV par la ville de Caen, 2003 ;
Créations éphémères dans les Alpes, en Auvergne, sur l'île de Ré, en Bretagne, en Normandie, dans la région d'Agadir au Maroc, en 2004.
Parcourt aussi la Tunisie, du désert de sable de Matmata au désert de sable de Douz,
puis l'île de Djerba ; l'Égypte, depuis le Caire jusqu'à la frontière soudanaise, expériences artistiques autant qu'humaines.
En 2005-2006, crée un groupe international de land-art, « Plages de Liberté », réalisant une œuvre éphémère sur les plages du Débarquement, en signe de fraternité.
Mène, entre 2002 et 2008, des ateliers d'art-thérapie autour de la peinture auprès de personnes en réinsertion sociale et auprès de malades atteints de l'Alzheimer ; Intervient au Centre de détention de Caen, près des détenus de longue peine ;
Tourne, en 2010–2011, *La mémoire amnésique*, dans son atelier d'art-thérapie d'Ouistreham.
Poursuit actuellement la pratique du land-art et anime son blog *Le Chemin des Grands Jardins* :
[1] http://rogerdautais.blogspot.com/

Roger Dautais : Collection Mantes–la–Jolie, 2006.

Livre

Le Parloir aux oiseaux, Cinq chantelettres à François d'Assise,

de Roland HALBERT, éditions FRAction, 2013



SILENTIUM !

Écoutez la voix de Roland Halbert, dans son offrande à François le dépouillé, le protecteur des pauvres, le plus fervent de tous les hommes dans ses chants cosmiques et son émerveillement devant la nature!

Roland Halbert nous emmène avec vivacité et forte originalité dans sa quête de Frère François à Assise, savant mélange de références érudites, d'humour omniprésent, d'inventions verbales, de prose poétique semant à profusion trois de ses passions de longue date, le haïku, la musique et l'ornithologie.

Chaque page est empreinte de spiritualité authentique lors de ce voyage en compagnie des oiseaux, premiers acteurs qui crient la vie dans ce recueil brillant d'originalité littéraire, d'une mise en page belle et remarquable, écarquillant yeux et oreilles.

SILENZIO !

Loin de moi tout bruit, si ce n'est lire à voix haute cette « poésique » (terme de l'auteur) au rythme rebondissant de portée en portée, cascades de mots entre bémol et dièse, fugue d'un poète admirateur du Poverello, qui chantait Dieu par tout temps, prêchait aux oiseaux, savait apaiser les amis loups.

Chant allègre à voies multiples, celle des poètes françoisiers, des oiseaux de la terre entière – nos maîtres, n'est-ce pas ? –, du pèlerin qui sait rester humble dans sa fantaisie d'écrivain volant dans l'imaginaire qui réveille de tout assoupissement.

A tue-tête ces chantelettres qui m'enchantent, quête émouvante de Roland Halbert dans divers lieux proches d'Assise.

Le poète est ici aède, les oiseaux étant ses instruments de musique ainsi que sa musique intérieure, la plus intime, magnifique.

SILENCE !

Cinquième chantelettre : Roland Halbert n'est plus sûr de rien, déçu de ne percevoir aucun signe , de ne rien entendre de Frère François. Compréhension qu'il faut aller seulement encore plus loin entre solitude et silence.

« De ce voyage comme de la vie entière, je rentre bredouille… »

Vous me touchez dans cet aveu profond de l'impermanence des choses, de la difficulté à reconnaître que nous ne sommes maîtres de rien.

Pas de pathos dans votre dernière chantelettre, mieux que cela: un mode de vie à jamais, là où vous habitez, à Nantes. Toujours à l'écoute, cherchant la voie françoisière, même si vous êtes resté à terre, l'aile endolorie, à la fin de votre si long voyage vers Assise.

« Arriverai–je à trouver l'image pauvre de chaque chose ? »

Oui, le frugal moineau se cache déjà dans tous vos haïkus, ces poèmes du petit, de l'instant, du détail à savoir voir.

Vous n'écrivez pas uniquement muni de votre érudition, mais aussi avec votre sang frais et franc, vous aimez le Poverello, dont la représentation vous déplaît tant dans la cathédrale de votre ville.

Votre désir de migration, d'éclipse dans l'anonymat, la faiblesse originelle de tout être, est compréhensible. Mais, malgré riffs ou slams endiablés, ordinateur gobeur de vos photos d'Assise et ce silence absolu de Frère François, les oiseaux sont toujours là: ni ignorants, ni incultes, purs et joyeux, ils vous redonneront vite le sourire en réponse à vos tweets élogieux.

Roland Halbert, vous m'avez offert à ciel ouvert une oraison polyphonique de haut vol, digne du grand écrivain que vous êtes depuis longtemps.

Brigitte BRIATTE, février 2014

La vie de l'AFAH

8 mars 2014, première rencontre poétique des éditions de **La Lune bleue** au café La Dame blanche de Port-Louis, dans le Morbihan, à l'occasion de la Journée de la Femme, du 16e Printemps des Poètes et du 4e anniversaire des éditions de La Lune bleue, **quatre poètes femmes mises à l'honneur** : Guénane Cade, Danièle Duteil, Eve Lerner, Lydia Padellec., lors de lectures, échanges et dédicaces.

29 mars 2014, Salon du Livre de la Haute Vallée de Chevreuse : sur le thème « Créer des liens », Danièle Duteil anime un **atelier renku** simplifié et préside le jury de haïku. Stand haïku, haïbun et tanka.

30 mars 2014, 10 h 30–12 h 30, **Assemblée générale annuelle de l'AFAH** à Paris, au Café Rostand.

Constitution du nouveau Conseil d'administration, au 30 mars 2014 : Gérard Dumon, Danièle Duteil, Michel Duteil, Monique Leroux-Serres, Meriem Fresson, Daniel Py et Germain Rehlinger.
Constitution du nouveau Bureau : Danièle Duteil, présidente, Germain Rehlinger, trésorier, Michel Duteil, secrétaire.
Merci à Gérard Dumon pour sa collaboration en tant que trésorier au cours de ces trois dernières années. Bienvenue aux entrants, Daniel Py et Germain Rehlinger.

Les rendez–vous

9–12 octobre 2014, Festival International de Haïku de l'AFH à Vannes : Danièle Duteil fera une **lecture de haïkus,** sur le thème du vent et de l'espace, accompagnée à la harpe par Mariannig Larc'hantec.

Nos adhérent.es ont du talent

Prix et reconnaissances

Brigitte Briatte, primée au **Concours international de poésie libre sur Aimé Césaire**, thèmes de l'humanisme et de la fraternité, fin 2013, a gagné un séjour culturel et touristique de 10 jours en Roumanie.

Monique Leroux-Serres remporte le **Second Prix** au célèbre **Mainichi Haiku Contest, année 2013**, avec le haïku suivant :

Matin de givre
Un oiseau quelque part chante
Mes ongles poussent

霧氷の朝
どこかで鳴く鳥一羽
わたしの爪がのびる
—モニック・ルルー・セール（フランス）

Le **Prix Trouvères des Lycéens 2014** à été attribué à **Lydia Padellec** pour son manuscrit ***Entre l'herbe et son ombre***, publication prévue en mars aux éditions Henry.

Toutes nos félicitations aux trois lauréates. Et vive les femmes !

Publications

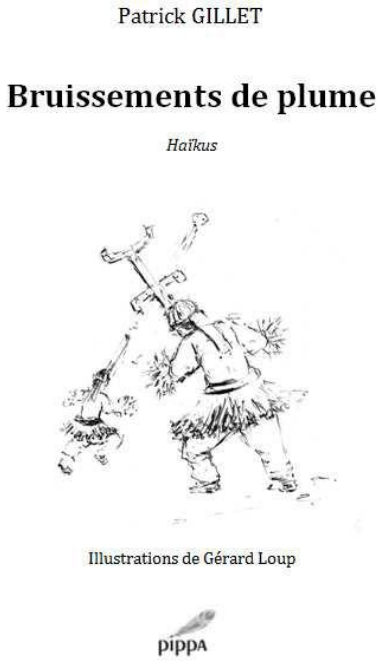
Joanne MORENCY : *Ce bruit de disparition*, poésie ; éditions Tryptique, février 2014.
ISBN : 978-2-89031-914-1. Disponible en format numérique.

« Dans ce cinquième livre, Joanne Morency explore une voix plus inclusive, passant du sentiment de deuil individuel à l'affranchissement collectif de toutes les séparations qui accablent l'humain. » (Extrait de la 4e de couverture).

Patrick GILLET : *Bruissement de plumes*, haïkus, éditions Pippa, 2014.
ISSN : 2257-4697 / ISBN : 978-2-916506-52-4 / Format : 11,5x18 cm / 72 pages – Bouffant ivoire/NB / Prix : 14 €.

« Bruissements de plume tient du carnet de voyage. D'un carnet de voyage sans voyageur. L'auteur se retire, laissant place à des scènes prises sur le vif qui fixent des faits, des gens, d'ici ou d'ailleurs. La grande particularité du recueil est de frotter le haïku sur des zones du globe où ce petit poème n'avait jamais accosté et d'utiliser des mots étrangers qui libèrent leur musique. Et l'on se souvient, en fermant le livre, d'une femme voûtée sur le flanc de l'Atlas, d'un ver qui admire la lune, de quelques grains de beauté sur une plage de peau. »

Extrait de la postface de Monique Leroux Serres



À noter

L e Journal des derniers jours de mon père, chichi no shûen nikki, haïbun de Kobayashi Issa traduit du japonais classique par Seegan Maabesoone vient tout juste de paraître aux éditions Pippa. Un article lui sera consacré dans le prochain numéro de *L'écho de l'étroit chemin*.

ISSN : 2257-4697 / ISBN : 978-2-916506-54-8 / Format : 11,5 x 18 cm / 64 pages – Bouffant ivoire/NB / Prix : 14 €.

« Le journal d'Issa, fin calligraphe, articule prose et poésie, s'éclaire des blancs de la page. Ses pinceaux disent sa sensibilité aux premiers matins, à l'avant du temps, au silence. (...) Le haïku est ponctuation de ce temps paradoxal, qui est compté, et qui ne passe guère. Il est enracinement dans ce qui se tient là, quand son père n'est plus. »

Extrait de la postface de Françoise Kerisel.

Adhésion

BULLETIN D'ADHÉSION À L'A.F.A.H.

(Association Francophone des Auteurs de Haïbun, l'Étroit chemin)

NOM : _____
PRÉNOM : _____
ADRESSE : _____
_____
PAYS : _____
TÉLÉPHONE : _____
E-MAIL : _____

TARIF ANNUEL : 12€ à régler par chèque libellé à l'ordre de Germain REHLINGER, trésorier de l'AFAH.

Et à adresser à Germain REHLINGER – 5, rue des Pinsons – 68420 ÉGUISHEIM - FRANCE

Copyrights des visuels :

P.p. 1, 4, 28, 34 : Gérard Dumon

P.p. 36, 38 : Danièle Duteil

P.p. 40, 42, 44, 46, 48, 50 : Roger Dautais

P. 24 : Poterie raku d'André Cayrel

P.p. 2, 8, 12, 14, 18, 24, 30 : Encres et aquarelles de Brigitte Briatte

Conception graphique : Meriem Fresson

Mise en page : Michel Duteil